

rale, est trop imprudente pour que nous ne la signalions pas ici. Un père, plein de sollicitude pour l'épanouissement des rares qualités intellectuelles de son enfant, peut n'avoir d'autre préoccupation que son avancement dans les sciences. Qu'il songe cependant que mainte carrière a été brisée brusquement parce que les yeux, surmenés par des études excessives, étaient devenus extrêmement myopes et incapables de suffire au travail de la brillante position qui sans cela serait venue combler ses espérances. Qu'il songe même qu'une vue normale est un excellent adjuvant pour le développement régulier des facultés intellectuelles ; car les yeux sont comme les portes de l'intelligence, et pour avoir une éducation la plus complète et la plus entendue, il faut avant tout voir, voir bien et beaucoup, observer toujours. Enfin, est-ce agréable pour un jeune homme, une demoiselle, de porter toute sa vie des lunettes, de se voir défigurer par cet appendice disgracieux ou bien de devoir renoncer à la contemplation des tableaux riants et variés qui nous entourent ?

Examinons donc ici quelles sont, dans l'école, les causes qui produisent la myopie. Les observations de tous les médecins, des statistiques dressées avec soin ont démontré que la cause de la myopie est la vue continue de près et sur de petits objets. Or une foule de circonstances forcent les écoliers de travailler sous l'influence de ces deux causes essentiellement nuisibles.

D'abord l'enfant peut volontairement et par suite d'une mauvaise habitude se concher sur son travail. Il suffira, dans ce cas, des avertissements, d'un maître vigilant pour l'en corriger. On défend aux élèves, je me le rappelle encore, la position inclinée, disant qu'elle est nuisible pour la poitrine ; elle est bien plus nuisible encore pour les yeux.

Il est exceptionnel que l'enfant soit myope à son entrée dans l'école ; si, par conséquent, à ce moment déjà, le maître s'aperçoit que l'enfant, pour voir bien, doit s'approcher extraordinairement de son travail, si surtout celui-ci ne parvient pas, comme les autres enfants, à distinguer les lettres de l'impression ordinaire à la distance de trois décimètres, il est probable que son œil présente quelque altération, cause de cette faiblesse de vue, et il est prudent, dans ces cas, de faire examiner l'enfant par un homme de l'art. D'autres fois, l'enfant a la vue normale ; mais d'autres causes interviennent pour jeter les bases d'une mauvaise habitude qui, si l'on n'y prend garde de bonne heure, deviendra pernicieuse à la vue de l'écolier.

En effet, ordinairement on fait apprendre la lecture aux enfants dans des livres et on ne choisit pas une impression grande et bien nette. Pour bien distinguer les petites figures, l'enfant s'approche fortement de son livre, d'autant plus, que, connaissant encore peu ces caractères tout nouveaux pour lui, il a besoin de les mieux voir, par conséquent de plus près qu'une personne instruite. Ainsi nous faisons : pour bien distinguer un petit objet délicat qui nous est nouveau, nous l'approchons fortement pour le mieux examiner et reconnaître les détails, tandis qu'il nous suffit d'un simple coup d'œil pour reconnaître un objet, également petit, mais qui nous est connu par des examens antérieurs. Ajoutez que la difficulté éprouvée par l'enfant à reconnaître les divers signes, sera d'autant plus grande que son intelligence sera encore plus obtuse, que, par conséquent, l'enfant sera plus jeune. D'où il suit qu'il n'est pas sensé d'envoyer les enfants à l'école déjà dès l'âge de quatre, cinq ans. Pour écarter l'inconvénient dont nous nous occupons, il serait à désirer que, lorsqu'on apprend les premières lettres aux enfants, celles-ci soient grandes, écrites sur un tableau et placées à une certaine distance. Les études n'y perdraient rien et les yeux y gagneraient. Dès que les enfants connaîtraient

bien les lettres, liraient couramment au tableau, on passerait à la lecture dans des livres bien imprimés.

Toujours pour permettre à l'écolier de se tenir droit pendant son travail et de tenir son occupation à une distance minimum de trois décimètres, on bannira de l'école les modèles, les livres, cartes, à l'impression petite, pâle, mal soignée, sur un papier transparent et où l'impression du revers de la page fait saillie. Les enfants seront tenus d'avoir une écriture suffisamment grande, l'encre sera bien noire, on écrira peu au crayon. L'étude de la géographie se fera le mieux sur des cartes fixées à une muraille ; rien ne fatigue plus la vue que la recherche des signes et noms microscopiques qui figurent dans les atlas ordinaires, ou encore la reproduction par calque des diverses cartes.

On ne surchargera pas les élèves de travaux minutieux et difficiles qui, au lieu d'exercer les yeux et l'esprit, les fatiguent et les épuisent. Pour reposer l'œil d'occupations fatigantes, les récréations dans une cour bien aérée et grande ont le plus salutaire effet. Dans l'intérêt de la discipline, on défend, dans certaines écoles, aux élèves de lever les yeux qu'ils doivent constamment tenir fixés sur l'ouvrage placé devant eux. Cette manière d'agir contribue certainement à provoquer la myopie chez les écoliers et est à déconseiller. Le maître intelligent permettra, au contraire, aux élèves de jeter de temps en temps les yeux sur les objets distants. Dans la vue de loin d'œil se repose, l'accommodation et la convergence des yeux nécessitées pour la vue de près, cessent, l'œil reprend ses forces ; et, sans aucun doute, l'esprit aussi bien que l'œil ressentira la salutaire influence de cette pause de quelques minutes. L'enfant continuera le travail avec plus de fruit que s'il était resté des heures collé sur son travail sous l'œil sévère du maître.—(Le Progrès.)

(à continuer)

Les foins.

Le temps où l'on coupe les foins est une époque agréable pour tout le monde, grands et petits. De tous les travaux de la ferme, c'est probablement celui qu'on aime le mieux.

Au Canada, la fenaison se fait de la mi-juillet à la mi-août.

La veille du jour fixé, on consulte avidement le coucher du soleil pour savoir quel temps se prépare.

Le soleil se couche-t-il très-rouge, c'est bon signe. Les nuages l'obscurcissent-ils au moment où il va disparaître, c'est un présage de temps humide ; toutes les figures s'allongent, rêveuses et inquiètes.

—Pourtant, disent les vieux, le vent souffle du bon côté, et, d'ailleurs, la lune a assez de force pour réparer le temps.

—Hum ! dit un laboureur en fumant mélancoliquement sa pipe, j'ai mon rhumatisme dans l'épaule..... il faudra voir demain matin.

Chacun fait ses conjectures et lit dans les nuages avec une certitude pleine de charmante naïveté. On se sépare, cependant, sans avoir pu en venir à une conclusion bien arrêtée.

Malgré cela, l'aurore, le lendemain, trouve tout le monde sur pieds.

Il fera beau : la lune s'est montrée plus forte que le rhumatisme.

Personne, du reste, ne s'en plaint, et la joie est sur toutes les figures.

Ils sont tous là, le père avec ses garçons, la mère avec ses filles et les plus jeunes enfants. La faux sur l'épaule, les hommes ouvrent la marche ; derrière eux